

## Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

L'Institut a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers /  
Couverture de couleur
- Covers damaged /  
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /  
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /  
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /  
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /  
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /  
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /  
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /  
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion  
along interior margin / La reliure serrée peut  
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la  
marge intérieure.
  
- Additional comments /  
Commentaires supplémentaires:

Pagination continue.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /  
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/  
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /  
Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary materials /  
Comprend du matériel supplémentaire
  
- Blank leaves added during restorations may  
appear within the text. Whenever possible, these  
have been omitted from scanning / Il se peut que  
certaines pages blanches ajoutées lors d'une  
restauration apparaissent dans le texte, mais,  
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas  
été numérisées.

# MÉLANGES RELIGIEUX,

SCIENTIFIQUES. POLITIQUES ET LITTÉRAIRES.

Vol. 9

MONTREAL, MARDI, 10 FEVRIER 1846.

No. 2

## CONFÉRENCES DE NOTRE-DAME.

Aussi, Messieurs, une autre pensée s'est fait jour et place dans le monde ; une autre puissance s'est présentée pour fonder la république des esprits ; je l'appellerai la philosophie autocratique. La philosophie autocratique procède comme je vais dire : l'unité des esprits est nécessaire au genre humain ; en dehors d'elle il n'existe que de viles associations d'intérêts, incapables de soutenir le choc même des besoins et des cupidités. Tant qu'un peuple n'est pas un par la pensée, ce n'est pas un peuple, mais un carrefour de marchands, un ramas de corps et de convoitises. L'unité des esprits est la société même, et par conséquent il faut la créer parmi les hommes à tout prix. Or, le raisonnement et la liberté désunissent les intelligences au lieu de les associer ; il faut donc sacrifier le raisonnement et la liberté, et imposer aux nations l'unité intellectuelle par telle voie que l'on pourra. Trouver une de ses voies, c'est l'œuvre du grand homme par excellence, l'œuvre du conquérant, du fondateur, du législateur. Telle est, Messieurs, la pensée autocratique ; elle a joué, elle joue encore un grand rôle dans le monde ; c'est d'elle que ressortent le brahmanisme, le mahométisme, le paganisme. Les brahmes ont posé sous la protection de castes immuables certaines idées sur les fondements de nos devoirs et de notre activité, et ils les tiennent depuis des siècles à l'abri de leur confédération politique et intellectuelle. Mahomet a fait l'unité par le glaive, sans prendre la peine de le déguiser dans un fourreau. Le paganisme y avait réussi en confondant d'une manière absolue la société civile et la société religieuse.

Faut-il, Messieurs, blâmer les Brahmes, blâmer Mahomet, Minos, Lycurgue, Numa, tous ces fameux législateurs de l'antiquité ? Il m'appartiendrait peut-être de le faire, à moi, fils d'une unité meilleure, d'une unité qui sauve la raison et la liberté de l'homme, tout en fondant la société des esprits ; et pourtant je comprends la pensée et les travaux de ces hommes, qui en l'absence d'une lumière divine, ont fait ce qu'ils ont pu pour créer des nations avec des idées, seule vraie manière de les créer. Et vous, hommes de ce temps, qui n'avez appris qu'à défaire des idées et des peuples, je m'imagine que vous ne vous avancerez pas beaucoup en accordant au vieux édifice de l'autocratie quelque estime et quelque considération.

Toutefois, Messieurs, n'allons pas trop loin par représaille. Pas plus que la philosophie rationaliste, la philosophie autocratique n'a mis au monde un véritable dogme public. Je vois bien dans ses œuvres l'immobilité des idées, mais non l'immuabilité. L'une n'est pas l'autre, il s'en faut. L'immobilité est une immutabilité morte, tandis que l'immuabilité est une immutabilité vivante. L'une procède d'une activité libre, l'autre d'une servitude, inerte et invétérée. Loin qu'elles soient sœurs, elles marquent les deux extrémités des choses. Dieu est immuable, le néant est immobile ; le néant ne fait rien, Dieu est l'acteur suprême. Gardons-nous donc de confondre l'œuvre de l'immobilité des idées avec l'œuvre de leur immutabilité ! La première est le produit d'un point d'arrêt forcé, infligé à l'esprit humain, d'une raison enchaînée par la violence et l'artifice des institutions. Il manque aux idées fixes qui en sont le résultat la libre acceptation de l'intelligence ; il leur manque l'air, la lumière et la marche. Sortez-les de l'indigne cachot où les retient la main de fer de l'autocratie, elles chancelleront à la porte et, au premier contact de la discussion, elles tomberont évanouies, comme ces cadavres qui paraissent intacts à l'ouverture du cercueil, et que le moindre souffle d'une bouche vivante résout en une poussière sans forme et sans souvenir.

Entre la philosophie rationaliste et la philosophie autocratique, toutes les deux impuissantes au grand œuvre de l'unité des esprits, se place, comme un intermédiaire, la philosophie hérétique, empruntant, d'une part, au rationalisme l'élément de la raison et de la liberté, et à l'autocratie un élément surnaturel ou prétendu surnaturel. Les tentatives de cette philosophie de just-milieu ont été nombreuses dans le monde depuis le bouddhisme indien, qui a cherché à modifier le brahmanisme moderne, qui s'est attaché aux flancs du catholicisme pour le dévorer. Je m'arrête à ce dernier exemple, parce qu'il est le plus récent et peut-être le plus complet.

Au seizième siècle, l'Europe vivait tout entière sous l'empire de la doctrine catholique. Un moine vint, qui trouva mal l'unité dont il était spectateur. Il lui plut de la briser, pour en reconstruire une autre, et sortant du corps vivant dont il avait été le membre, il emporta dans ses mains le livre de la loi, l'Évangile du Christ, pour en faire la pierre angulaire de la nouvelle unité. Le plan était simple. Le livre ne contenait-il pas des

idées communes, fondamentales, immuables, reconnues et acceptées librement par toute l'Europe ? Quelle peine y aurait-il en les plaçant sous la garde désintéressée de la raison et de la liberté, à en conserver toute la force pour l'avenir ? Cependant, Messieurs, vous savez le succès et ce qu'est devenue l'unité des esprits entre les mains de Luther et de sa postérité. Aujourd'hui même, après trois siècles, on va s'assembler à Berlin, on s'assemblait hier à Paris, avant-hier à Londres, pour chercher, dans le plus épouvantable désarroi qu'on ait jamais vu, la pierre philosophale de l'unité.

Triple et terrible épreuve ! Ni avec la raison pure, ni avec l'autocratie, ni avec la demi-mesure de l'hérésie, personne n'a touché le but. Aussi, Messieurs, le désespoir a-t-il commencé, et nous avons entendu dans notre siècle des intelligences, lassées de toute unité, proclamer leur situation dans cette phrase aussi franche qu'énergique : *La division des esprits, c'est notre bien.* Oui, être à soi seul, et à soi tout seul, son principe d'activité intellectuelle, penser pour soi et par soi, renverser le soir l'idée du matin, vivre sans maître et sans disciples, sans passé et sans avenir, oui, c'est là notre force, notre gloire, notre vie. Arrière qui veut constituer une société des esprits ! Toute unité est un lien, tout lien un fardeau, tout fardeau une servitude, toute servitude le comble de l'opprobre et du malheur. *La division des esprits, c'est notre bien.* Vous connaissez ce langage, Messieurs, il a été votre berceau, il est peut-être encore votre aliment quotidien. S'il en était ainsi, jouissez à votre aise de l'état qu'il vous a fait. Jouissez de l'unité perdue, du plaisir de commencer et de finir en vous, du bonheur de rire de vos pères et d'être moqué de vos enfants, de n'avoir en commun que le doute et l'anarchie, en perspective que le perfectionnement de ce sublime était Jouissez-en, Messieurs ; mais, toutefois prenez garde, vous avez un ennemi. Pendant que vous vous abandonnez à la joie et à la sécurité de votre civilisation, l'autocratie, ce minotaure immortel, qui tend à la porte des sociétés sa tête hideuse et attentive, l'autocratie veille sur vous ; elle épie d'un œil avide le progrès de votre félicité, et l'heure venue quand vous ne serez plus que des corps, elle prendra le fouet du Cosaque à la main, et chassera devant elle ces esprits pulvérisés qui auront mangé leur dernier ciment, et qui incapables de résister à la première unité soldatesque ramassée par un heureux capitaine, livreront leur orgueil à toutes les ignominies d'une obéissance sans limites et leur intelligence à toutes les brutalités d'un dogme né dans des ateliers de police ou dans les saturnales d'un camp de prétoirs.

N'y a-t-il donc aucune puissance, aucune doctrine qui soit assez divine et assez humaine pour fonder la société des esprits sans sacrifier la liberté de la raison et les droits de la liberté ? N'y a-t-il dans le monde aucun dogme public librement reconnu et accepté du pauvre, du riche, de l'ignorant, du sage et du savant ? Ah ! faites silence ! J'entends au loin et tout proche du sein de ces murailles, du fond des siècles et des générations, j'entends des voix qui n'en font qu'une, la voix des enfants, des vierges, des jeunes hommes, des vieillards, des artistes, des poètes, des philosophes, la voix des princes et des nations, la voix du temps de l'espace, la voix profonde et musquée de l'unité ! Je l'entends ! Elle chante le cantique de la seule société des esprits qui soit ici-bas ; elle redit, sans avoir jamais cessé, cette parole la seule stable et la seule consolante : *Credo in unam, sanctam, catholicam, apostolicam ecclesiam.* Et moi, dont c'est aussi la fête, moi le fils de cette unité sans rivage et sans tâche, je chante comme tous les autres et je redis à vous : *Credo in unam, sanctam, catholicam, apostolicam ecclesiam.* — Credo j'y crois !

Recueillons-nous, Messieurs, et voyons si en réalité la doctrine catholique a fondé sur la terre l'unité publique des esprits : car il ne faut pas, par lassitude, tomber en des mains trompeuses, fortes à promettre et faibles à tenir.

La doctrine catholique, plus heureuse que le rationalisme, l'autocratie et l'hérésie, a-t-elle mis au monde des idées immuables, fondamentales, acceptées et reconnues librement par des intelligences de toutes conditions ou de tout rang ? Voilà la question. J'ai dépouillé de ces caractères l'œuvre de la philosophie rationaliste, de la philosophie autocratique et de la philosophie hérétique, et, vous m'en êtes témoins, je l'ai fait sans fiel et sans amer-tume, en vous donnant des preuves pour quiconque a étudié l'histoire pendant vingt-quatre heures. Maintenant je ne nie plus, j'affirme ; la position n'est pas la même, car il est facile de nier et difficile d'affirmer. Serrez-moi donc de près et ne laissez rien passer.

J'affirme d'abord que la doctrine catholique a fondé des idées immuables,

c'est-à-dire, chose merveilleuse, des idées qui malgré la mutabilité des temps malgré l'instabilité de l'esprit humain, ont subsisté toujours, et dans lesquelles on sent une racine de persévérance et d'immortalité, une racine granitique autant qu'elle est féconde, en sorte que tout ce qu'il y a de plus dur, le diamant, nous représente ces idées immuables, qu'à fondées la doctrine catholique, sans que leur opiniâtre dureté exclue leur mouvement et leur raison dans l'univers. Eh bien ! cela est-il vrai ? Est-il vrai que l'immuabilité, sans laquelle l'unité des esprits n'est qu'une chimère, soit un don ou un effet de la doctrine catholique ? Quoi ! depuis dix huit cents ans, tous les docteurs et tous les catholiques, tant d'hommes si divers de facultés, de naissance, de passions, de préjugés nationaux, tous ces évêques, tous ces papes, tous ces conciles, tous ces livres, tous ces millions d'hommes et d'écrivains, qu'il a tous ont pensé et ont écrit la même chose, et toujours ! Cela est-il possible ? Mais que pensent-ils donc, que disent-ils donc ? Ecoutez, ils disent qu'il y a un Dieu en trois personnes, qui a fait le ciel et la terre ; que l'homme a manqué à la loi de la création ; qu'il est déchû et corrompu jusqu'à la moëlle des os ; que Dieu ayant eu pitié de cette corruption, a envoyé la seconde personne de lui-même sur la terre ; que cette personne s'est faite homme, a vécu parmi nous, et est morte sur une croix ; que par le sang de cette croix volontairement offert en sacrifice, le Dieu-homme nous a sauvés, qu'il a établi une Eglise, à laquelle il a confié avec sa parole, des sacrements qui sont une source de lumière, de pureté, de charité, — où tous les hommes peuvent boire la vie : que quiconque s'y abreuve vivra éternellement et que quiconque s'en sépare, en repoussant l'Eglise et le Christ, périra éternellement. Voilà la doctrine catholique, ce que disent aujourd'hui comme hier, au nord et au midi, à l'Orient et à l'Occident, ces papes, ses évêques, ses docteurs, ses prêtres, ses fidèles, ses néophytes : idées fondamentales aussi bien qu'immuables, parce qu'elles décident de toute la direction active des intelligences qui en font profession. Trouvez-moi, maintenant, une éclipse à cette immuabilité ; trouvez-moi une page catholique où ce dogme soit nié en tout ou en partie ; trouvez-moi un homme qui, s'en étant écarté, n'ait pas été à l'instant chassé de l'Eglise, eût-il été le plus éloquent des hommes, comme Tertullien, ou le plus élevé des évêques, comme Nestorius, ou le plus puissant des empereurs, comme Constance et Valens. Trouvez-moi un homme à qui la pourpre, ou la sainteté aient servi contre les anathèmes de l'Eglise une fois qu'il a eu touché par l'hérésie à la robe sans couture du Christ ?

Certes, le désir n'a pas manqué de nous prendre ou de nous mettre en faute contre l'immuabilité. Car, quel privilège pesant à tous ceux qui ne l'ont pas : une doctrine immuable, quand tout change sur la terre ! une doctrine que des hommes tiennent de leurs mains, que de pauvres vieillards, dans un endroit qu'on appelle le Vatican, gardent sous la clé de leur cabinet, et qui, sans autre défense, résiste au cours du temps, aux rêves des sages, aux plans des rois, à la chute des empires, toujours une, constante, identique à elle-même ! Quel prodige à démentir ! Quelle accusation à faire taire ! Aussi tous les siècles, jaloux d'une gloire qui dédaigne la leur, s'y sont-ils essayés. Il sont venus tour à tour à la porte du Vatican, ils ont frappé du cothurne ou de la botte ; la doctrine est sortie sous la forme frêle et usée de quelque septuagénaire, elle a dit :

« Que me voulez-vous ? — Du changement. — Je ne change pas. — Mais tout est changé dans le monde ; l'astronomie a changé, la chimie a changé, la philosophie a changé, l'empire a changé ; pourquoi êtes vous toujours la même ? — Parce que je viens de Dieu, et que Dieu est toujours le même. — Mais sachez que nous sommes les maîtres, nous avons un million d'hommes sous les armes, nous tirerons l'épée ; l'épée qui brise les trônes pourra bien couper la tête d'un vieillard et déchirer les feuilles d'un livre. — Faites, le sang est l'arôme où je me suis toujours rajeuni. — Eh bien, voici la moitié de une pourpre, accordez un sacrifice à la paix, et partageons. — Garde ta pourpre, ô César, demain on l'enterrera dedans et nous chanterons sur toi ! *Alléluia* et le *De profundis*, qui ne changent jamais. »

J'en appelle à vos souvenirs, Messieurs : ne sont-ce pas là les faits ? Aujourd'hui encore, après tant d'essais infructueux pour obtenir de nous la mutilation du dogme public qui fait notre unité, qu'est-ce que l'on nous dit ? Qu'est-ce que toute sles feuilles spirituelles et non spirituelles qui s'impriment en Europe ne cessent de nous reprocher ? « Mais ne changez vous donc jamais, race de granit ! ne ferez-vous jamais à l'union et à la paix quelques concessions ? Ne pouvez-vous nous sacrifier quelque chose, par exemple, l'éternité des peines, le sacrement de l'Eucharistie, la divinité de Jésus-Christ ? ou bien encore la Papauté, seulement la Papauté ? Dorez au moins le bout de ce gibet que vous appelez une croix ! » Ils disent ainsi : la croix les regarde, elle sourit, elle pleure, elle les attend : *Stat crux dum volvitur orbis*. Comment changerions-nous ? L'immuabilité est la racine sacrée de l'unité : elle est notre colonne, le fait impossible à expliquer, impossible à détruire ; la perle qu'il faut acheter à tout prix, sans laquelle rien n'est qu'ombre et passage par laquelle le temps touche à l'éternité. Ni la vie ni la mort ne l'ôteront de nos mains ; empires de ce monde, prenez-en votre parti ! *Stat crux dum volvitur orbis*.

Ne soyons pas encore si fiers, Messieurs, il reste une difficulté. A la bonne heure ! dit-on, vous êtes immuables, mais vous l'êtes d'une immuabilité autocratique, d'une immuabilité à la brahmane, à la mahométane, à la païenne ; voilà bien de quoi vous enorgueillir. Le brahme aussi est immuable, le mahométan de même, et le païen l'a été. Qu'avez-vous de plus qu'eux ? Ce que nous avons de plus qu'eux, c'est que nous acceptons librement, par un acte d'intelligence, le dogme public qui constitue notre unité. Nous

ne sommes pas les enfants de l'aveuglement, de la crainte, ni d'aucune servitude. Voyez d'abord comment nous sommes nés. Si j'ai bonne mémoire, nous ne sommes pas nés sous cet escabeau qu'on appelle un trône, nous ne sommes pas éveillé un jour sous la robe des prétoriens, au bain du Palatin. Nous étions bien sous le Palatin, mais par dessous ses caves, dans les Catacombes. Nous étions là, traqués comme des bêtes fauves d'un bout du monde à l'autre, et voici comment nous faisons des prosélytes à notre foi. Un homme arrivait de je ne sais où, avec un langage étranger ; il entraînait dans une grande ville, se présentait dans une boutique, s'asseyait pour qu'on réparât sa chaussure, et pendant que l'ouvrier travaillait à ce vil ouvrage, l'étranger ouvrait la bouche ; il annonçait à l'artisan qu'un Dieu était venu apporter sur la terre une doctrine de souffrance et de crucifiement volontaire, une doctrine qui humiliait l'orgueil et flagellait les sens. « Camarade, lui disait-il, là ton outil, viens avec nous ; nous avons les Césars contre nous, on nous tue par milliers, mais nous avons des trous par dessous terre où tu trouveras un lit, un autel et un tombeau. Nous y dormons, nous y prions, nous y chantons, nous y mourons, et puis l'on nous met entre trois tuiles, dans le roc, en attendant le jour de la résurrection, où nos restes paraîtront en honneur et en gloire. Camarade, descends avec nous aux Catacombes, viens apprendre à vivre et à mourir ! » L'artisan se levait ; il descendait aux Catacombes, et il n'en sortait plus, car il avait trouvé sous terre la lumière et l'amour.

Etait-ce là une conquête faite par une voie d'autocratie ? Ah ! quand après trois siècles de tortures, du haut du *Monte Mario*, Constantin vit dans l'air le *Labarum*, c'était le sang des chrétiens qui avait germé dans l'ombre, qui était monté comme une rosée jusqu'au ciel, et qui s'y déployait sous la forme de la croix triomphante. Notre liberté publique était le fruit d'une liberté morale sans exemple. Notre entrée au *forum* des princes était le fruit d'un empire que nous avions exercé sur nous-mêmes jusqu'à la mort. On pouvait régner après un pareil apprentissage du commandement ; on pouvait couvrir la doctrine de pourpre après tout le serg qu'elle avait porté. Le règne ne fut pas long, d'ailleurs, à supposer qu'on puisse appeler de ce nom le temps qui s'écoula entre Constantin et les Barbares, temps si plein de combats, où la doctrine catholique ne quitta jamais un seul jour la plume et la parole. Les Barbares vinrent donc, et avec eux une nouvelle société à convertir. Le fut-elle par voie d'autocratie ? Saint-Rémi, sans doute, disait à Clovis : « Courbe la tête ! » Mais quel était l'agneau, de l'évêque ou du guerrier ? Quel était l'agneau, de Clotilde ou de Clovis ?

Il est vrai, au moyen-âge, la doctrine catholique sembla revêtir des apparences d'autocratie. Je dis des apparences ; car elle avait fait ses preuves ; elle pouvait se croire le droit de protéger l'unité spirituelle par le concours de l'unité civile, et, de plus, elle ne cessa jamais d'écrire et de parler ; ni d'avoir des ennemis puissants jusque sous la couronne de l'empire. Saint-Anselme, saint Thomas, saint Bonaventure expliquaient et défendaient alors le dogme public de la catholicité. Il n'y avait donc pas conspiration pour éteindre la lumière et étouffer la liberté de choix moral. D'ailleurs, ce second règne, plus complet que le premier, fut court aussi ; le seizième siècle se leva bientôt, et le dix-huitième après lui. Vous sçavez le reste : toute la terre conjurée contre la liberté de la doctrine catholique, ses biens spoliés, ses prêtres menétrés, son autorité civile anéantie partout, une guerre à mort que lui ont déclarée les lettres, les sciences et les arts. Et pourtant elle vit, elle se soutint, elle gagna des âmes, elle maintint avec le même cœur et le même succès l'immuabilité de son dogme public. Je dis de son dogme public ; car déjà, vous l'avez remarqué, il n'est pas le partage d'une seule classe d'hommes ; il appelle à lui tous les éléments vivants de l'humanité. Autre n'est pas la foi du pauvre, autre la foi du savant. Tous croient et prient le même Dieu, avec la même obligation d'humilier leur orgueil et de connaître leur néant. La science et l'ignorance deviennent, dans la misère commune, des nuances imperceptibles qui colorent l'unité sans la corrompre et rendent plus sensible son inaltérable splendeur.

Je me résume, Messieurs, il n'y a de véritable société que la société des esprits, et cette société n'est constituée que par des idées communes, fondamentales, immuables, librement reconnues et acceptées des intelligences de tout rang. L'homme, pressé par le besoin de cette unité des esprits, a tenté plusieurs voies pour l'établir. Il a dans ce but la philosophie rationaliste, la philosophie autocratique, la philosophie hérétique, trois tentatives fondées sur des procédés divers, toutes trois remplissant le monde de leurs efforts, toutes trois impuissantes à y organiser la république des esprits. La doctrine catholique seule l'a pu. Pourquoi ? Quelle est la cause de son succès ? quelle est la raison qui l'a fait réussir là où toutes les autres doctrines ont échoué ? Nous devons vous l'expliquer, Messieurs, et il sera temps de tirer les conclusions de tout ce que vous venez d'entendre, conclusions que vous souhaitez sans doute, et qui n'en seront que plus fortes par votre patience à ne pas les exiger aujourd'hui.

*A continuer.*

#### CORRESPONDANCE.

[Comme les autres journaux français, nous publions le discours de notre correspondant de Terrebonne, et nous profitons de la liberté qu'il nous donne de lui faire des remarques. Nous lui observerons donc qu'il donne au mot éducation trop d'étendue : qu'il le confond avec l'instruction : l'éducation se

prend plus particulièrement dans la famille, et elle peut-être bonne ou mauvaise, d'après les mœurs de ceux avec qui on est tenu de vivre. L'instruction au contraire s'acquiert dans les écoles, et elle peut-être bonne ou vicieuse suivant les leçons des maîtres. Ainsi on peut être très-instruit et avoir une mauvaise éducation : aussi avons-nous vu, et voyons-nous encore, une quantité d'hommes savants n'avoir ni religion, ni mœurs, ce qui appartient à l'éducation. M. V. fait un peu trop abstraction de religion dans son discours, et il aurait dû faire attention qu'une bonne instruction ne doit pas aller sans une bonne éducation.]

Note de l'Éditeur.

DISCOURS SUR L'ÉDUCATION.

Prononcé à l'Assemblée des Instituteurs, tenue à Montréal, le 24 janvier dernier, à la Chambre des Nouvelles de l'Institut Canadien.

Messieurs,—Dans une réunion nombreuse formée de l'élite des instituteurs d'un populeux district, en présence du Surintendant de l'éducation, qui semble si bien s'identifier avec le noble objet qu'il a en vue, la diffusion des connaissances utiles, je croirais, en ma qualité d'instituteur, manquer à un devoir, si je n'émettais ici quelques réflexions sur la grande œuvre de l'éducation ; sans plus de préambule, tout sollicitant votre indulgence, j'entre en matière.

Éducation ! mot sublime, qui dit le développement des facultés intellectuelles, la base de toute société morale, le lien puissant qui unit les nations, le fondement immuable du bonheur des peuples. L'éducation est ce fleuve majestueux qui, dans son cours bienfaisant, alimente, vivifie et répand l'abondance, la prospérité et la vie. L'éducation est au moral ce que le froment est au physique : plus les ingrédients de cette substance nutritive sont délicats, plus ils consolident la force physique, et rendent le corps propre et disposent aux opérations de l'intellect. Ainsi l'âme formée à l'école de la science, or la science seule est l'école des mœurs et de la vertu, est forte, puissante, noble, digne de son excellence, digne de son origine, digne de sa fin. L'esprit de l'homme sans éducation est semblable au bloc de marbre dans l'état informe de la nature, qui ne montre aucune de ses beautés inhérentes et dont l'enveloppe brute et grossière le fait fouler aux pieds et rester enfoui dans les entrailles de la terre ; mais voici que le ciseau de l'artiste le taille, le polit, le façonne, en fait ressortir les couleurs, les veines, les nuances, les taches même belles comme les ombres dans un tableau : alors ce marbre subit une métamorphose merveilleuse. En effet, ici, c'est un temple splendide avec ses colonnes, ses chapiteaux, ses entablements, ses portiques, ses piazzas, chef-d'œuvre parfait d'architecture ; là c'est une statue colossale que la faux destructive de trente siècles saura respecter ! Ainsi, l'éducation ouvre l'esprit, adoucit les mœurs, ferme le cœur, en développe les plus purs sentiments, élève l'âme, et la rend apte à ces opérations admirables que le génie perfectionne dans l'intérêt et pour le bonheur de l'ordre social. L'esprit de l'homme donc sans éducation n'a qu'une existence froide, inanimée, morte, disons le mot, c'est un néant ! mais cet esprit s'ouvre-t-il aux douces influences de l'éducation, l'homme grandit ; il mesure la distance des astres, et sonde l'abîme de la mer ; que dis-je, il devient maître de la nature, il en découvre les ressorts les plus cachés ; sonde les mystères de la création, et s'élève par la force du génie jusqu'aux limites incommensurables de l'infini qu'il ne peut franchir que parce qu'une volonté suprême lui ordonne de reculer là !!!

Par l'éducation la terre perd ses limites : les distances sont rapprochées ! qu'elle domine dans les deux hémisphères, il n'y aura plus d'Européens, plus d'Américains, plus d'Asiatiques, plus d'Africains, plus d'antropophages des îles de l'Océanie, il se formera sur la surface du globe, une régénération universelle ; ou plutôt, l'éducation opérera une nouvelle création de la société humaine, or celle-ci ne sera plus susceptible des chutes que cause l'ignorance, source de toute dégradation morale et religieuse !—Je dis que les peuples les plus diamétralement opposés par les formes de gouvernement, les langues, les caractères et les mœurs, ne feront plus qu'une famille de frères ; oui, le Franc et le Chinois fraterniseront : le vindicatif habitant de l'Estramadure et son antique rival le Maure, étouffant leur sanguinaire souvenir, se jureront paix et amitié ; le Grec et le Turc, le Russe et l'Italien, l'Anglais et le Tartare n'auront qu'une même pensée, ne formeront qu'un seul vœu, celui que fait naître l'éducation : la concorde et la philanthropie !!

L'éducation est le mot sacramental de l'ordre. Le législateur étudie à son siècle des lois qui par leur tactique, leur sagesse, la charité et la précision rappellent le souvenir des Solon, des Thalès, des sept merveilles intellectuelles de la Grèce. L'orateur dans ses élans sublimes qui suspendent à ses lèvres les auditeurs silencieux, nous porte aux siècles des Démocrités, des Cicérons, des Augustins, des Chrysostôme, des Bourdaloue, des Massillon, de ces hommes enfin que, par un délicieux jeu de mots, l'on nommait Prédicateurs des Rois et Rois des Prédicateurs.... L'éloquence est sœur de l'éducation, et celle-ci est fille aînée de l'éducation. Mais considérez le rustre, l'idiot, l'homme de la nature, le sauvage enfin, il n'a ni son père, car il a un cœur, et le cœur est fait pour aimer. Son vieux père souffre, il cherche les moyens d'alléger sa peine, de calmer sa douleur, dans son ignorance une pensée lui surgit, il la croit bonne, il la saisit, il la met à exécution, son père ne souffre plus.... il l'a poignardé !. Oh, il n'en est pas ainsi pour l'homme marié aux lettres, sa conduite est toute de dévouement

pour l'auteur de ses jours ; témoin, la vénération de Salomon pour sa mère, la piété de Pline pour son père ! Que l'amitié fondée sur l'éducation est vive et tenace, témoins, les Basile et les Grégoire de Nazianze. L'éducation tempère la vivacité des caractères ; elle les modifie, elle ajoute à l'un ce qu'elle retranche à l'autre ; elle est la compagne inséparable de celui qui lui confie ses affections, ses espérances, son avenir ; elle est son guide, son mentor ! Le peuple obéit d'autant plus volontiers aux lois qui le régissent qu'elles ont été rédigées par un législateur éclairé et par là même judicieux et sage ; enfin l'éducation change tellement la face morale du monde que dans ce dix-neuvième siècle, si proprement qualifié de siècle de lumière, une guerre du moins entre nations policées est jugée moralement impossible !

Maintenant, voyez-vous cette haute colline qui porte son sommet jusqu'aux nues ? Sa base est aride, aspère, rude et escarpée ; pourtant sur son plateau, paraît régner un printemps éternel : eh bien, sans faillir dans notre projet de l'escalader, du courage, et en avant ! D'abord ce ne sont que ronces et épines ; vous ne foulez que l'ortie et le chardon ; l'accès est de plus en plus pénible et désespérant : redoublons d'ardeur, ne jettons point la vue en arrière, voici bientôt quelque jouissance : la nature commence à sourire ; nous avons franchi les barrières qui voilaient ses poétiques beautés : déjà la végétation croît rapide et abondante : les champs se couvrent d'épis dorés ; voici des jardins délicieux, environnés de terrasses, où croissent le pin, le cèdre, le tilleul, le palmier, l'oranger, l'ananas, le citronnier, admirez ces allées symétriquement disposées, ces plates bandes émaillées de mille et mille fleurs, ces arbustes odoriférants, ornés de vases, de bustes, de statues d'un prix inestimable ; ces jets d'eau qui couronnent les terrasses et viennent se perdre dans des tapis de gazon, après avoir arrosé les plantes et les fleurs ; ces fontaines de nectar et d'ambrosie ; l'air en est parfumé ; tous les sens jouissent ici des plaisirs purs et innocents. Les bocages sont d'arbres fruitiers, tout autant d'arbres de la science du bien seul ! cueillez et goûtez, mangez et soyez rassasiés : tout est à vous, tout est pour vous dans ce nouveau jardin d'Eden !! Quel est donc le nom de cette colline fortunée où les fleurs et les fruits, par un alliage admirable, offrent le tableau d'une création parfaite. Messieurs, écoutez : c'est la colline d'éducation !

Voyez-vous au milieu de ce bosquet où croissent le myrte et l'olivier, dominer haut et majestueux cet édifice élevé par des mains inconnues ? C'est le temple de la science ! ses murs sont de nacre, parsemés de perles, son toit de fin argent, ses fenêtres de cristalle, ses portes d'agate. Neuf vierges seules l'habitent : elles sont vêtues de robes flottantes d'un tissu broché d'or et semé de rubis ; elles portent sur leurs têtes une couronne de lumière, et sur leur poitrine, calme comme leur âme, le nom sacré de l'une des muses !

Admirez vous au fond du temple, cette enceinte majestueuse, où nul mortel ne peut pénétrer sans y être admis par un génie tutélaire d'en haut : c'est le sanctuaire de la religion !. Au milieu de ce sanctuaire, d'une beauté toujours ancienne et toujours nouvelle, s'élève en forme de tombeau un autel massif d'or le plus pur ; sur le contour est gravé en caractères ineffaçables le décalogue, et la surface recouvre cette inscription éternelle : à l'immuable, une, indivisible vérité.

Voilà où nous a conduit l'éducation à la culture des lettres, aux périodes des sciences utiles, au perfectionnement des opérations nécessaires à la vie sociale, à la connaissance sublime de la vérité, à la pratique des devoirs sacrés de la créature envers le Créateur ! Quelle conséquence, donc, Messieurs, tirer de ces quelques réflexions sur l'éducation ? C'est à vous, estimables coopérateurs dans la grande œuvre de l'éducation, que je m'adresse. " Un nouvel élan, une ardeur nouvelle à instruire les masses."

Donnons de l'éducation à l'enfance : car la raison dans l'enfance est comme une tendre fleur, qui bien cultivée, s'élève insensiblement, s'ouvre de jour en jour, et acquiert enfin toute sa perfection ; de l'éducation à la jeunesse, de l'éducation à l'âge viril, de l'éducation encore aux vieillards.—Notre travail sera tout philanthropique, et notre rôle sera grand sur la terre, car notre ministère est un sacerdoce dont l'objet immédiat est le bien être général et individuel de la famille, de l'immense communauté des hommes !!!

F. X. VALADE.

BULLETIN.

Le Witness.—Prières pour l'Angleterre.

Le Witness nous a régalaé comme de coutume d'une tirade de l'histoire de la Réforme, par le docteur Merle. Cet historien qui se plaît à croire et à publier tout ce qui lui semble bon pour le déshonneur de la religion catholique, s'attache à rapporter tous les dérèglements qui régnaient parmi le clergé au dixième et onzième siècle, comme si la religion catholique eut approuvé ces désordres. On a souvent exagéré ces dérèglements, l'histoire est pour en rendre témoignage. Si quelques pontifes scandaleux ont occupé le siège de St. Pierre, on doit l'attribuer aux cabales et aux intrigues des empereurs d'Allemagne et aux factions qui déchiraient l'Italie, mais jamais à la religion catholique qui réprouve le vice dans les supérieurs comme dans le dernier des inférieurs. C'est que dans ces siècles d'ignorance plusieurs autres Papes illustrent la chaire de St. Pierre, tels que Benoît V, Etienne VIII, Léon VI, Agapit II, Anastase III, Léon VII, Martin II, Jean XIII, Benoît VII, Jean

XX, Grégoire V, Sylvestre II. Que le docteur Merle nous vante donc les auteurs de la Réforme : Luther, moine apostat, premier auteur de toute la Réforme, Calvin, Jean Knox, père du presbytérianisme, qui était lui-même un infâme apostat, accusé de commerce infâme avec des dévotés et même de magie ; monstre qui couvrit l'Écosse de sang et de carnage : qu'il nous rappelle Henri VIII, le plus abominable des tyrans qui ne refusa jamais un ennemi à sa vengeance, ni une femme à sa lubricité. Nous ne citons que quelques-uns des auteurs de la bienheureuse Réforme, on ne les nomme pas tous, ce serait à n'en plus finir. Quand le docteur en vient au bas clergé, c'est alors qu'il prend plaisir à entrer dans tous les détails : il avance beaucoup, rend général ce qui n'était que partiel, attribue tout au catholicisme qui réprovoque le désordre partout où il existe. On sait que dans ce temps, le dérèglement fut grand parmi le clergé de certaines contrées de l'Europe, surtout du nord de l'Allemagne, où a commencé la Réforme : mais on sait d'autre part tout ce qui fut fait pour remédier au mal de la part de l'Église catholique. On sait encore qu'à cette époque tout ce qu'il y avait de chrétiens éclairés parmi le clergé et le peuple passa dans la bienheureuse réforme qui ouvrait les portes du ciel à tous ceux qui venaient se jeter dans son sein, et que par là l'Église catholique fut délivrée d'une foule de mauvais chrétiens. Les apostats, les impies, les libertins, tous étaient assurés du salut éternel d'abord qu'ils pouvaient dire : "je crois que je suis sauvé." Que le docteur Merle nous dise si la Réforme en est plus tranquille, maintenant qu'elle est séparée du catholicisme, qu'elle voit tant de sectes dissidentes qui depuis trois cents ans se sont formées dans son sein, et qui ne savent encore à quoi s'en tenir sur le salut ; que l'on établisse la comparaison entre les catholiques et les protestants, et on verra de quel côté se trouve la supériorité de quelque part que l'on envisage les uns et les autres.

Le docteur s'étend avec complaisance sur les dérèglements du pape Alexandre VI et de César Borgia, son fils, duc de Valentinois. Nous ne sommes point ici pour excuser ce pape sur la conduite duquel l'Église et les vrais fidèles eurent à gémir pendant le temps qu'il occupa le trône pontifical. On sait que son fils César fut un monstre de débauche et de cruauté. Mais n'est-ce pas bêtise que d'attribuer ces dérèglements à l'Église catholique. On rapporte que ce pape mourut pour avoir bu du poison qu'il avait fait préparer pour empoisonner le cardinal Cornetto, afin de jouir de ses trésors. Ce récit est de Guichardin, auteur contemporain et ennemi des Papes. Voltaire, qui ne se montre jamais le défenseur des Papes, dit lui-même, qu'à la vérité, Alexandre VI avait exercé des vengeances cruelles et perfides contre des ennemis aussi perfides, et aussi cruels que lui : "Mais concluez-vous de là, qu'un Pape de 74 ans ne puisse pas mourir d'une mort naturelle : vous prétendez, sur des rapports vagues, qu'un vieux souverain, dont les coffres étaient remplis de plus d'un million de ducats d'or, voulut empoisonner quelques cardinaux pour s'emparer de leur mobilier." C'est ainsi que les protestants ont souvent opposé aux catholiques, la dépravation de ce pontife comme si ses vices pouvaient retomber sur une religion sainte, et que le christianisme pour être l'ouvrage de Dieu, dut anéantir dans ses ministres, le germe des passions humaines ! ce n'est point la tiare qui a rendu Alexandre vicieux, c'est son caractère. On peut ajouter que les vertus d'une foule de saints pontifes qui ont occupé la chaire de St. Pierre sont plus que suffisantes pour effacer les écarts et les dérèglements de quelques papes dont l'Église a eu à déplorer les excès passagers. Que les protestants nous en disent autant par rapport à leurs réformateurs ; mais il n'y a pas à craindre de ce côté-là :

— Nous avons parlé des prières qui se font en France au sujet de la conversion de l'Angleterre. Nous avons rapporté la lettre de Mgr. Wiseman qui produit tous les jours les plus vives sympathies en faveur de ce royaume appelé autrefois l'Île des Saints, et que tous les catholiques voudraient voir rentrer dans le sein de l'Église romaine. Nous continuerons à rapporter d'autres pièces des mandements de NN. SS. les Evêques de Périgueux, de Limoges, de Nantes, de Saint-Brieuc, de Versailles et de Chartres. On verra par ces efforts de notre sainte religion, combien elle s'intéresse au salut de ses enfants, avec quels soupirs et quelles larmes elle demande au divin époux le retour de la brebis égarée dans le véritable bercail. Si les larmes d'une sainte Monique ne fussent point inutiles pour la conversion d'un fils égaré, combien seront puissantes auprès de Dieu les prières et les clameurs de tant de saints évêques, de tant de bonnes ames qui ne cessent d'élever vers le ciel des mains pures et des cœurs innocents pour un si noble objet.

" L'Angleterre catholique a tressailli d'allégresse en apprenant qu'une partie de la France s'est agenouillée à la voix de ses évêques, pour demander au ciel de seconder de sa grâce le mouvement de retour à l'unité qui s'opère dans l'Église anglicane. Ce ne sont pas seulement les catholiques qui ont salué avec les plus douces espérances la grande manifestation dont l'évêque français a donné le signal ; mais les anglicans, pour qui les prières sont demandées et offertes, ont été profondément touchés de ce témoignage de bon vouloir et de charité.

" La pensée qui a dirigé le vénérable docteur Walsh et son célèbre coadjuteur, était sans aucun doute une inspiration d'en haut, et il était impossible de mieux choisir le moment de la réaliser. Alors que les puseyistes, sur la pressante et habile invitation du maître, cherchent à ranimer chez eux l'esprit de prière et d'amour, les fils de l'Église catholique devaient accepter le nouveau champ sur lequel la lutte était portée. La prière succède ainsi aux controverses ; sur ce terrain, comme sur celui de l'argumentation, les hommes qui cherchent la vérité se rencontreront avec ceux qui déjà sont en possession de ses radieuses lumières, de la paix qu'elle donne au cœur, du calme qu'elle apporte à l'esprit. Après s'être ainsi unis à nous dans la prière, nos frères séparés comprendront mieux la force que donne l'unité, et ils la désireront plus ardemment. Nous ne saurions inviter les catholiques à prier pour l'Angleterre avec plus de force et d'éloquence que nos pieux évêques ne le font en ce moment. Mgr. de Nantes, après avoir esquissé le grand spectacle que présente l'Angleterre protestante, parle en ces termes de la démarche du docteur Wiseman :

" Nous nous réjouissons, N. T. C. F., de ces heureuses transformations, et nous aimons à interroger l'avenir, lorsque nous avons reçu une lettre qui exalte nos espérances et nous fait surabonder de joie. Elle est d'un prélat des plus illustres des temps modernes par sa vaste érudition, Mgr. de Wiseman, dont les vertus douces et conciliantes, aussi bien que les doctes écrits, ont préparé, quoi que puisse objecter sa profonde humilité, cette précieuse tendance des esprits. Nous nous empressons de vous donner communication de cette lettre, monument véritablement digne des temps apostoliques.

" Oh ! mes frères, s'écrie plus loin le prélat, que votre bonheur soit donc de prier pour ces âmes si dignes de notre intérêt ! Aimons à offrir pour elles et à leur appliquer les mérites de l'oblation de la Victime sainte, ainsi que le réclame notre vénérable frère dans l'épiscopat. Pouvons-nous oublier que, sur cette terre hospitalière qui fut notre seconde patrie, vos pères, vos prêtres, vos évêques furent accueillis et traités comme des frères ? Les uns ont pu revoir le sol béni de la patrie ; d'autres se sont endormis dans le Seigneur, et reposent sur ces rivages qui n'avaient pour eux d'étranger que le nom. Tous, nous aimons à l'espérer, aujourd'hui en possession du bonheur suprême, prient, du haut du ciel, pour cette nation qui acquit des droits imprescriptibles à leur reconnaissance ; et, tandis que nous-même, prosterné souvent entre le vestibule et l'autel, nous répandons nos larmes et nos prières en union avec eux, il nous semble que leur voix, bien plus éloquente que la nôtre, vous adresse ces touchantes paroles : " Sur cette terre, nous reçûmes les soins d'une généreuse hospitalité : le pain, le vin du sacrifice, les vases sacrés, les livres et les ornements de la liturgie catholique nous furent donnés par des mains étrangères à notre sainte religion ; et, sur les fleuves de Babylone, grâces à elles, nous chantâmes les doux cantiques de Sion ! Ah ! priez pour eux ! ils nous ont aimés, nous sommes morts en les aimant. Priez avec nous, afin que nous ne soyons pas séparés d'eux et de leurs chers enfants dans l'éternité ! "

" A ces causes :

" Pour nous conformer aux pieux désirs exprimés dans la lettre de Mgr. l'évêque de Mélipatane ;

" Après en avoir conféré avec nos vénérables frères, les dignitaires, chanoines et chapitre de notre église cathédrale ;

" Nous avons ordonné et ordonnons ce qui suit :

" Art. 1. Il sera fait dans toutes les églises de notre diocèse une neuvaine solennelle de prières, pour demander à Dieu la rentrée de l'Angleterre dans le sein de la religion catholique.

" Art. 2. Les exercices de cette neuvaine consisteront en neuf saluts du Très-Saint-Sacrement, qui auront lieu, les quatre dimanches de l'Avent, le jour de la fête de l'Immaculée-Conception de la très-sainte-Vierge, le saint

jour de Noël, le jour de saint Etienne, le dimanche après Noël, et le jour de la Circoncision de Notre-Seigneur.

“ On y chantera : 1<sup>o</sup> . une hymne au Saint-Sacrement ; 2<sup>o</sup> . le psaume 125 : *In convertendo Dominus captivitatem Sion* (il se trouve aux vêpres du jeudi, dans le Vespéral, et parmi les psaumes graduels, dans le Processionnal, page 12) ; l'hymne *Ave, Maris stella*, qui tiendra lieu d'antienne à la sainte Vierge.

“ Outre les versets et oraisons ordinaires du Salut, on chantera les versets et oraisons pour l'Eglise, *Respice de celo...*, etc., au processionnal, page 33.

“ Art. 3. Nous invitons les prêtres de notre diocèse à offrir le St. Sacrifice, les membres des communautés et les personnes pieuses à faire une ou plusieurs communions à la même intention.

“ Chacun des jours indiqués ci-dessus, celui de Noël excepté, nous nous proposons de dire la sainte messe à cette fin dans notre église cathédrale.

“ Et sera, notre présente lettre pastorale, lue aux prônes des messes paroissiales, et dans toutes les églises, chapelles et établissements religieux de notre diocèse, le dimanche qui suivra sa réception, publiée et affichée partout où besoin sera.”

## NOUVELLES RELIGIEUSES.

ROME.

—Le révérend Père de Géramb, abbé procureur-général de la Trappe, résidant à Rome, vient d'être affligé par une perte de famille qui ajoute une nouvelle épreuve et aussi un nouveau sujet de mérite, à la vie déjà si cruellement éprouvée de ce vénérable et célèbre religieux. Son frère le baron Léopold de Géramb, général de cavalerie au service d'Autriche, et second propriétaire du régiment de hussards du grand duc Alexandre de Russie, vient de mourir au château de Wenkel, à l'âge de 71 ans. C'était un des officiers les plus distingués de l'armée autrichienne. Après avoir, pendant 50 ans de services actifs, pris une part brillante aux campagnes militaires des temps modernes, il s'était retiré dans une de ces terres, où ses nombreux bienfaits, la douceur et l'inaltérable bienveillance de ses manières entouraient sa vieillesse du respect et de l'affection de tous. Les regrets unanimes que sa mort a causés, les honneurs rendus à sa mémoire, et mieux encore, les sentimens chrétiens qui ont sanctifié la fin de sa vie, sont une grande et bien douce consolation pour son vénérable frère, qui, après avoir quitté, lui aussi, la carrière des armes, s'est enseveli dans une retraite plus profonde et plus austère, celle de l'ordre de la Trappe.

FRANCE.

—Le 30 décembre dernier Mgr. l'Archevêque, à la tête de ses vicaires-généraux, des membres de son chapitre, et de MM. les cures de Paris, a présenté les hommages et les vœux du clergé au roi des Français. A une heure, le roi a également reçu les hommages et les vœux des évêques présents à Paris, c'est-à-dire de Mgr. l'Evêque de Montpellier, de Mgr. l'Evêque de Valence et de Mgr. l'Evêque-élu de Luçon. A diverses reprises, la reine s'est recommandée ainsi que toute son auguste famille aux prières de tous ces prélats.

—Les obsèques de M. l'abbé Lacoste, curé de Saint-Laurent, ont eu lieu, mardi dernier, ainsi que nous l'avions annoncé, dans l'église de cette paroisse, au milieu d'un immense concours de prêtres et de fidèles. Deux évêques, les membres du chapitre métropolitain, presque tous les cures de Paris, un grand nombre d'ecclésiastiques de tous les points du diocèse, plusieurs membres de l'Institut, les autorités civiles de l'arrondissement, tous les membres de la fabrique, des officiers de la garde municipale, les Frères des Ecoles chrétiennes, les Sœurs de la Charité, près de 1,500 ouvriers appartenant à l'œuvre de Saint-François-Xavier, étaient là confondus, autour de ce cercueil, dans un même sentiment de tristesse sur la mort prématurée de ce digne pasteur, et de pieuse vénération pour sa mémoire.

Nous avons assisté à beaucoup de ces tristes cérémonies ; mais nous devons dire — et ce n'est pas notre amitié qui nous trompe — que jamais nous n'avons été témoins d'un spectacle plus touchant que celui que nous ont offert les funérailles de ce bon et si regretté curé de Saint-Laurent. A voir tant de douleur et tant de larmes même sur les visages de tous ces hommes dont il fut ou l'ami, ou le confrère, ou le pasteur, il était impossible de ne pas dire de tout ce peuple ce qui fut dit de Notre-Seigneur pleurant sur le tombeau de Lazare : *Voyez à quel point il l'aimait ; Ecce quomodo amabat eum !* Et au milieu de cette multitude qui remplissait toutes les parties de l'Eglise, le recueillement des assistans était profond comme leur douleur. C'était par des prières pleines d'émotion que le clergé et les fidèles de sa paroisse voulaient reconnaître devant Dieu tout le bien que M. Lacoste leur avait fait pendant cette vie qui aurait pu être encore si longue, et que son zèle et son amour de la retraite ont tant abrégée. L'éloge de son loyal caractère, de ses vertus et de ses œuvres se mêlait dans toutes les bouches aux regrets unanimes du peuple, qui, n'ayant pas pu trouver place dans l'Eglise, attendait les restes mortels de son pasteur à la sortie du temple. Sur le passage du cortège funèbre, nous avons recueilli avec une vive émotion de ces paroles admirables de reconnaissance et de vérité que le pauvre trouve dans son cœur devant le cercueil de l'homme de Dieu qui l'a

souvent nourri dans sa faim et toujours consolé dans sa douleur.

L'office a été célébré par M. l'abbé Jaquet, archidiacre de Notre-Dame. Les cordons du poêle étaient tenus par le vénérable M. Frasey, doyen des cures de Paris, par M. le curé de la Madeleine, par MM. Eglée et Rayinet, chanoines de la métropole et vicaires-généraux. A l'offrande, les emblèmes du divin sacrifice avaient été présentés par M. l'archiprêtre de Notre-Dame, par M. le curé de Saint-Etienne-du-Mont et par M. le curé de Saint-Roch, qui fut, à Saint-Sulpice, l'un des professeurs de M. Lacoste. Enfin, comme dernier honneur rendu à la mémoire de ce digne pasteur, comme dernier témoignage d'une longue et sainte amitié, comme triste et douce consolation pour son propre cœur, que cette mort a si cruellement affligé, Mgr. l'Evêque de Montpellier a voulu prononcer la dernière absoute solennelle sur la dépouille mortelle de son grand-vicaire et de son ami.

*Ami de la Religion.*

— Pour répondre aux pieuses et patriotiques intentions de Mgr. Wiseman en faveur de l'Eglise d'Angleterre, Mgr. l'archevêque de Rouen a ordonné qu'il serait fait dans toutes les églises et chapelles de communautés religieuses du diocèse, une neuvaine solennelle de prières, pour obtenir de Dieu que l'Angleterre rentre dans le sein de l'Eglise catholique.

Cette Neuvaine, qui a commencé le 16 décembre dans l'Eglise métropolitaine, a attiré tous les soirs une grande affluence de fidèles. Les habitans de la Normandie, se souvenant que leurs aïeux ont conquis autrefois l'Angleterre, ont semblé ambitionner la gloire d'une seconde et toute pacifique conquête. Frères par le sang de ces races normandes, ils veulent le devenir plus étroitement encore par la foi, et c'est avec les armes toutes spirituelles de la prière, que les fils de ces premiers conquérans s'efforcent aujourd'hui de gagner les descendants des vaincus à l'unité catholique. Une heureuse circonstance est venue donner comme un nouvel élan au zèle et à la piété de la population de Rouen. M. l'abbé Dupanloup, qui était allé rendre visite à Mgr. l'archevêque, a bien voulu s'associer aux travaux apostoliques de cette pieuse neuvaine, et pendant les trois sermons qu'il y a prêchés, la vaste enceinte de la métropole pouvait à peine contenir la foule des hommes d'élite que la haute réputation de l'éloquent orateur avait attirée.

ALLEMAGNE.

Que le protestantisme au désespoir en appelant les pertes qu'il fait dans ses rangs, vante les quelques succès de l'apostat Ronge, on peut lui citer la conversion de l'un des plus distingués adeptes de cette secte méprisée de tous ceux qui la connaissent. Voici le fait tel qu'il est rapporté par des auteurs dignes de foi :

Lemberg, 5 décembre 1845.

La secte de l'apostat Ronge, que le gouvernement prussien avait d'abord favorisée dans le dessein d'affaiblir l'Eglise catholique en la divisant, vient de perdre dans la personne de l'abbé Rudolph une colonne sur laquelle elle croyait pouvoir s'appuyer avec le plus de confiance. Nos lecteurs ne verront pas sans doute sans quelque intérêt, l'histoire des égaremens de ce nouvel enfant prodige, et les moyens que la grâce divine a employés pour le ramener au sein de l'Eglise catholique qu'il avait eu le malheur d'abandonner.

Ce jeune homme, doué de talens non communs, suivait avec succès le cours de théologie dogmatique au séminaire Pelphin, diocèse de Culm, en Prusse, et sa conduite régulière avait autorisé ses supérieurs à lui permettre de recevoir les ordres mineurs. Pendant qu'il ne pensait qu'à suivre la carrière où la voix de Dieu l'appelait, il eut occasion de voir quelques partisans de Ronge et de s'entretenir avec eux. Ces dangereux entretiens ébranlèrent bientôt, sinon sa foi, du moins sa vocation, et le firent tomber dans une faute plus grave encore. Il demanda un jour, de concert avec Dowiat son disciple, aujourd'hui fameux acolyte de Ronge, la permission de sortir en ville sous prétexte d'y faire quelque emplette ; mais ayant rejoint les perfides conseillers avec lesquels ils avaient eu l'imprudence de se lier, ils entrèrent avec eux dans une auberge, et y passèrent la nuit dans une orgie honteuse. A leur rentrée au séminaire, le lendemain matin, ils essayèrent de s'excuser par de vaines excuses pour voiler leurs désordres ; mais on n'en fut pas dupé, et on les chassa à l'instant du séminaire. Un abîme en appelle un autre, et celui-ci fut l'apostasie. Après cet acte, ils furent reçus à bras ouverts par tous les nouveaux réformateurs, et en reçurent des emplois importants et bien rémunérés. Tandis que Dowiat accompagnait Ronge dans ses courses apostoliques, et remplaçait son maître sur les tréteaux ; lorsque celui-ci avait épuisé ses poumons en invectives contre l'Eglise romaine, son auguste et vénérable chef visible, et même contre l'autorité civile ; Rudolph, choisi pour pasteur par la communauté dissidente de Dantzig, avec un salaire de 400 écus, faisait à ses ouailles des harangues d'un aussi bon goût et aussi édifiantes que celles du grand réformateur. Cependant sa conscience était révoltée du rôle infâme et criminel qu'il jouait, et ne pouvant en supporter plus longtemps les reproches amers et continuels, il résolut de s'y soustraire en demandant à sa communauté un congé de quelques semaines pour faire un voyage en Silésie. Arrivé à Breslau, il s'y logea dans une auberge écartée, espérant de trouver dans de calmes réflexions quelque soulagement au poids du remords qui l'accablait. Mais les sectaires, qui épiaient toutes ses démarches, découvrirent sa retraite, et vinrent le prier de passer dans les appartemens qu'une dame de la secte, riche et veuve, tient toujours prêts à l'usage des nouveaux apôtres qui passent par la ville. Rudolph s'excusa de s'y rendre, alléguant quelque indisposition. Theiner, cet autre prêtre

apostat, indigne frère de celui dont la sainte vie et les savans écrits consolent actuellement et édifient l'Église, soupçonnant que la grâce agissait sur le cœur du coupable, vint alors le trouver, et fit tous ses efforts pour l'engager à y résister. Il lui fit au nom de la secte l'offre d'une augmentation de 200 écus de salaire, et celle d'une paroisse à son choix dans la Silésie prussienne. Comme Rudolph n'était pas encore fixé sur la manière dont il voulait opérer son retour à l'Église, et qu'il craignait que le tentateur ne mit des entraves à son dessein, il ne lui fit que des réponses vagues, propres à lui donner le change, refusa toutes ses offres d'offices, et se borna à lui dire qu'il se rendait à Neiss sa ville natale. Theiner, qui connaissait la pureté de foi, le zèle ardent et éclairé de M. l'abbé Schneeweiss, professeur au gymnase de cette ville, recommanda au jeune homme de bien se garder des filets que ne manquerait pas de lui tendre ce maudit Jésuite. Mais c'était justement ces filets où Rudolph voulait s'engager pour recouvrer sa liberté et sa foi, et il alla s'y jeter. M. Schneeweiss recueillit l'enfant prodigue avec cette douceur, cette tendresse et cette charité dont il trouvait le modèle dans le père de la parabole évangélique. Comme le pauvre jeune homme était, sans s'en douter, peut être, une conquête de Marie, il fut inspiré par elle de se rendre à Piekar, célèbre sanctuaire qui lui est consacré, et où se trouve érigée, pour la conversion des pécheurs, la confrérie de son cœur immaculé. C'est là, au pied de l'autel de cette bonne mère, qu'il espérait trouver le repos de sa conscience, après l'humble et sincère aveu de ses fautes. M. Schneeweiss approuva beaucoup son dessein, et l'envoya à Piekar, muni d'une lettre de recommandation pour M. l'abbé Fitzek, commissaire épiscopal et curé de cette paroisse. M. Fitzek le reçut avec les mêmes sentimens que M. Schneeweiss lui avait témoignés à Neiss. Les larmes amères du pénitent, le sacrifice entier qu'il faisait d'une position temporellement avanta geuse, et de toutes les offres qu'on faisait à ses yeux, ne permettant pas de douter de la sincérité de sa contrition, il fut admis, le 13 novembre dernier, à renouveler sa profession de foi catholique. Mais comme le scandale a été public, il veut que la réparation le soit aussi : il va donc se rendre à Dantzig, bravant les dangers qui l'y attendent, pour faire devant l'assemblée catholique de cette ville amende honorable de son apostasie. Il a écrit à Mgr. l'évêque de Culm pour lui demander pardon ; il lui proteste qu'il se soumet sans réserve à toute peine qu'il lui plaira de lui imposer. Dans d'autres lettres qu'il a publiées, il déplore son égarement, et retrace les malheureuses circonstances qui l'ont occasionné.

Cette conversion éclatante, déjà connue à Dantzig, y excite parmi les rôngiens une fureur, un acharnement dont on ne peut guère se faire idée : ils font paraître une foule d'écrits et de lettres contre leur ancien pasteur, où le fanatisme se dispute avec la calomnie et la méchanceté : la femme d'un conseiller du gouvernement se distingue surtout dans ce genre.

Ce n'est pas sans doute sur de telles âmes que le retour et la pénitence de Rudolph produiront un effet salutaire, mais il en est beaucoup d'autres moins rebelles à la grâce, qui y trouvent un motif à s'y rendre.

#### PRUSSE.

— Une lutte très vive et qui peut avoir les conséquences les plus importantes vient de s'engager en Westphalie, entre le vénérable évêque de Munster et notre gouvernement, au sujet de l'enseignement primaire. Voici l'état de la question. Lorsque la Prusse prit possession de la partie de la Westphalie qui jusque-lors avait été sous le gouvernement des princes évêques de Munster, toutes les fondations ecclésiastiques furent placées sous l'administration civile. Il en fut de même de celles qui étaient destinées à favoriser l'enseignement, soit primaire, soit moyen, soit même supérieur ; ce dernier était donné par l'Académie de Munster, espèce de lycée divisé en deux facultés, l'une de philosophie et l'autre de théologie. Le gouvernement prussien laissa d'abord aux évêques de Munster une influence assez grande dans le choix des maîtres et des maîtresses d'écoles, ainsi que des professeurs de gymnases et de l'Académie, les nominations devant être faites d'un commun accord par l'évêque et par l'autorité civile. Mais le Gouvernement ne tarda guère à s'arrêter le droit exclusif de faire ces diverses nominations, et l'évêque de Munster, Mgr. de Droste, se contenta de se faire présenter les nominations opérées sans son concours et de les confirmer. Bientôt cependant ce droit lui fut encore contesté, sous prétexte que c'était une formalité inutile à remplir. L'évêque, dans un *Pro-memoria* envoyé à Berlin, protesta contre cette manière d'interpréter un droit qu'il possédait et qu'il exerçait en vertu des traités ; il fit observer que, sans une confirmation de sa part, les candidats nommés par le Gouvernement ne pouvaient prétendre à un traitement qui provenait d'anciennes fondations ecclésiastiques, et qui n'était légalement dû qu'aux élus des deux autorités. Dans sa réponse le Gouvernement déclara la prétention inadmissible, et par conséquent qu'à l'avenir l'évêque ne serait plus admis à intervenir, même indirectement, dans aucune de ces nominations.

Il y a six mois environ que l'évêque envoya un nouveau *Pro-memoria*, qu'il termina en déclarant que : "Puisqu'il suffisait d'exercer un droit avec une excessive modération pour que le Gouvernement en contestât l'existence, il userait dorénavant du sien dans toute sa plénitude."

Les faits suivirent de près cette énergique déclaration. Une place de maître d'école étant devenue vacante dans le village de *Mesum*, l'évêque y nomma un nouveau maître et le fit installer par le curé, en sa qualité de résident de la commission administrative de l'école. Le Gouvernement se

montra très mécontent, mais il finit par confirmer le nouveau maître, tout en enjoignant à l'évêque de ne plus se permettre de pareils actes. L'évêque n'en continua pas moins de marcher dans la voie qu'il venait de se tracer, et nomma deux maîtresses d'école, à *Borghorst* et à *Nordwalde*. Cette fois le Gouvernement intervint par la force : il fit fermer les deux écoles et transporter la maîtresse de Nordwalde, par des gendarmes, dans un autre village, en lui ordonnant de se charger de l'école. Celle-ci ne se laissa pas intimider, et elle refusa de remplir ses fonctions ailleurs que dans le lieu désigné par l'évêque.

Le Gouvernement, irrité de cette résistance, revint sur sa décision précédente. Il annula la nomination du maître d'école à *Mesum*, et fit fermer l'école de ce village par la police. Sur l'ordre de l'évêque, le curé de *Mesum* la rouvrit de nouveau, et lorsqu'on lui représenta que sa résistance pourrait le mener loin : "Pas plus loin que Minden," répondit ce prêtre courageux. Vous savez sans doute que la forteresse de Minden est une de nos prisons d'État. Cependant l'école de *Mesum* a été de nouveau fermée par le Gouvernement.

Voilà où en sont les affaires. Inutile de vous dire que le peuple en masse se déclare pour l'évêque contre le Gouvernement, qui déjà n'est point très populaire en Westphalie.

#### NOUVELLES POLITIQUES CANADA.

— Voici les conclusions que tire le *Journal des Débats* au sujet d'une guerre entre l'Angleterre et les États-Unis, dans un article que nous trouvons dans le *Canadien* :

Une guerre entre l'Amérique et l'Angleterre serait une calamité pour la civilisation tout entière. Tout le monde aurait à en souffrir, et de proche en proche toutes les nations maritimes pourraient être forcées de prendre part dans le conflit, à la suite des vexations que ne manqueraient pas d'éprouver les neutres au milieu de la lutte acharnée dont serait désolée la surface des mers. Mais pour l'Angleterre et pour l'Amérique ce serait un tel bouleversement d'intérêts, qu'il faut penser que, quelque soit le langage de M. Polk dans son message du 1er décembre, la cause de la paix ne sera pas pour cela perdue sans retour. Si la guerre éclatait, New-York, la Nouvelle-Orléans et Boston, seraient étroitement bloqués, et leurs commerçants seraient ruinés ; mais quel dommage les croiseurs américains ne causeraient-ils pas au commerce britannique qui couvre tous les Océans ! Que deviendrait Manchester les cotons américains lui manqueraient, et aussi comment vivraient les États du Sud-Ouest de l'Union, l'Alabama, le Mississippi, la Louisiane, l'Arkansas, le Tennessee, le Missouri, dont le coton est la principale récolte ! Quel choc pour la constitution même de l'Union ! Il faut donc le croire encore : il y aura en Amérique des orateurs courageux, qui du haut de la tribune qui va s'ouvrir, feront entendre des accents de vérité au peuple américain et lui ouvriront les yeux. Le cabinet anglais, de son côté, comprendra que les immenses intérêts de l'industrie britannique exigent qu'on impose silence encore à la susceptibilité de l'honneur national, et quand même le président Polk serait assez aveugle pour prononcer les imprudentes paroles qu'on annonce, la paix continuerait, il faut l'espérer, de régner sur la Grande-Bretagne et sur les États-Unis les bienfaits dont elle a comblé ces deux grands pays, au grand avantage de tous les autres peuples." *Canadien.*

#### MEXIQUE

— Quelques journaux des États-Unis que nous avons reçus par le *Sea* publient des avis de la Vera-Cruz du 6 novembre. Ils annoncent que le plénipotentiaire de l'Union envoyé pour renouer les rapports diplomatiques avec le Mexique, et régler les différends qui divisent les deux républiques, avait fait les propositions suivantes :

" 1o. La limite du Rio del Norte ;  
" 2o. Une indemnité de 5,000,000 de dollars ;  
" 3o. La cession de la Californie aux États-Unis jusqu'au fond du golfe, en prenant pour frontière la rivière Gela, qui se jette dans la Colorado de l'Ouest.

" Le sénat mexicain était saisi de la discussion de ces propositions."

#### ORIENT.

A moins d'instructions secrètes données à Chekib-Effendi par le divan, en contradiction flagrante avec ses instructions officielles, il devient de plus en plus impossible d'expliquer la conduite de ce personnage en Syrie. Sa mission, si pompeusement annoncée et par laquelle on avait affecté de réclamer la sanction préalable des représentans des grandes puissances chrétiennes, devait être toute de paix et de réparation ; et, cependant, la première apparition de l'ageni de la Porte à Beyrouth sert de signal à une recrudescence de toutes les calamités qui étaient déjà venues fondre sur nos malheureux coreligionnaires ; autour de Chekib, nous voyons partout renaître les cruautés enfantées par le fanatisme, et nous cherchons en vain un acte de justice ou de conciliation ; partout se montre la main qui frappe, nulle part celle qui répare et console. Il semble que cet homme, dont les populations de la montagne avaient salué la venue comme celle d'un libérateur, se soit cru, au contraire, chargé de mettre la dernière main à une œuvre d'extermination. La Porte avait garanti le paiement d'une indemnité de 10,000 bourses due aux Maronites par les Druses, et Chekib, avait emporté de Consta-

inople 3,000 bourses à compte sur cette indemnité, avec ordre de les distribuer sur-le-champ aux ayans-droit.

Depuis deux mois que Chekib était à Beyrouth il n'avait pas encore commencé cette répartition par laquelle il aurait dû débiter ; et il a fallu l'arrivée de Selim Pacha, enlevé par la Porte avec la mission de faire une enquête sur sa conduite, pour le décider à remettre les 70,000 piastres stipulées pour les couvens français qui ont été pillés et incendiés ; on assure que, malgré son apathie, le cabinet autrichien s'est ému sérieusement des dernières horreurs commises dans la montagne, et qu'il a, de même que la France, fait des démarches actives pour en empêcher le retour.

M. Poujade, consul de France à Tarsons, qui a géré pendant dix-huit mois le consulat de Beyrouth, vient de s'embarquer pour Constantinople, où il est appelé par M. de Bourqueney, pour donner sur l'état de la Syrie des renseignements que son expérience le met, plus que personne, à même de fournir.

Une frégate venant de Tunis a mouillé dernièrement dans le Bosphore ; elle apportait au sultan les présens que le bey lui envoie en échange du firman d'investiture. Ces présens consistent en chevaux arabes, en sabres et en étoffes de prix.

L'arrivée de Reschid-Pacha est attendue avec impatience, et l'on espère qu'elle exercera une heureuse influence sur les affaires du Liban.

Le traité de commerce entre la Porte et la Russie est sur le point d'être signé, aussi bien que celui qui règle les questions de délimitation jusqu'ici pendantes entre la Turquie et la Perse. La mort du shah ne se confirme point.

## HEUREUSE INFLUENCE

D'UNE PREMIÈRE ÉDUCATION CHRÉTIENNE

Suite et fin.

Elle se cacha à Lina, dans une chétive maison, sous un nom supposé, car elle était devenue orpheline, et n'avait plus pour asile le soin de la femme forte qui lui donna la vie. Elisabeth passa deux ans dans cette solitude à prier et à élever ses enfants avec des soins admirables, et c'est là qu'elle apprit les dangers que courait son mari et sa fuite précipitée. Quel coup pour elle ! Elle se regarda comme veuve, et ne vit plus dans ses enfants, que deux malheureux orphelins. Plus que jamais, elle s'enferma dans sa retraite : car elle avait appris que le monde est un pauvre consolateur.

Un soir que les enfants étaient couchés, on frappe à la porte ; le cœur bat à Elisabeth, et elle se dit : *C'est lui...* Oui, c'était lui, c'était Armand, pâle, maigre, dégoûté et tremblant d'être découvert. Il s'approcha de sa femme d'un air farouche ; mais Elisabeth vole dans ses bras, le caresse et le baigne de ses larmes. Point de reproches, point de question : qu'a-t-elle à lui demander qu'elle ne sache ? Il est malheureux : cela suffit à la femme chrétienne pour oublier le passé, et pour s'attendrir sur un infortuné d'autant plus à plaindre, qu'il se sent coupable.

Le désespoir muet d'Armand ne peut tenir contre un accueil si tendre ; ses yeux s'emplissent de larmes, et sa voix, brisée par des sanglots, fait entendre ces mots : " Eh ! quoi, Elisabeth, tu peux m'aimer encore ? moi, si coupable ? — Tu cesses de l'être dès que tu te repens. — Sais-tu que je n'apporte ici que la honte et misère ? — Ne sais-tu pas, toi, que ma fortune est la tienne ? Reste avec moi, mon ami, et je t'apprendrai comment on peut être heureux dans une misère. — On l'est partout quand on est innocent ; mais moi !... — Le repentir est une seconde innocence. Demain tu verras nos enfants, ils te réconcilieront avec la vie. Marie est la piété pe sonnée ; puis elle est si tendre !... Que de fois elle a partagé les larmes que je répandais sur ton absence ! Et notre petite Claire si gaie, si caressante ! Oh ! tu seras fou de ces chères petites. "

C'est ainsi qu'Elisabeth essaya de faire rentrer dans un cœur desséché quelques doux sentimens, quelques lueurs d'espérance d'un bonheur à venir ; mais tandis qu'elle s'occupe d'arracher un trait aigu du sein de son mari, un trait semblable s'enfonce dans le cœur de la pauvre Elisabeth, car elle ne trouve plus dans Armand qu'une sensibilité passagère et une humeur sauvage ; le chagrin s'aigrit, et non corrigé. Cependant la vue de ses enfants lui cause une vive émotion ; la joie de ses filles, leurs caresses, semblerent le ranimer... Bientôt il retomba dans l'accablement de l'homme qui a tout perdu sur la terre, et dont la pensée ne s'élève pas jusqu'au ciel pour y chercher une dernière espérance.

La crainte d'être découvert le retenant captif auprès de sa femme, l'ennui le dévorait. Son âme, souillée de crimes, était un cadavre spirituel privé de sentimens. Qui ne sait aimer ni Dieu, ni la vertu, n'aime rien. Les passions brûlent cette âme morte, sans la réchauffer du feu créateur. Elisabeth le voit, et le chagrin qu'elle en ressent est le plus affreux qu'elle ait encore connu. Elle se tait et prie.

Les soins qu'elle donne à Marie pour la préparer à sa première communion sont une heureuse distraction pour elle, ils sont même une espérance. Armand était présent à ces leçons. Il les écoute les premiers jours avec l'aigreur que fait naître chez l'homme mal avec lui-même tout ce qui a rapport à la religion ; elle est pour lui le miroir qui lui présente l'image hideuse de ses vices, et la punition qui l'attend. Si la religion cherche à ébranler ces consciences d'acier par la crainte des châtimens éternels, elle a aussi de douces et consolantes paroles pour la brebis égarée. C'est sur cette dernière vérité qu'Elisabeth revient souvent et avec adresse pendant la retraite qui précède la communion ; c'est avec l'éloquence du cœur qu'elle explique la divine parabole de l'enfant prodigue. Émue jusqu'aux larmes, elle sait faire partager son émotion à son petit auditoire : on l'écoute en silence, tous les yeux sont fixés sur elle, on s'attendrit avec elle, et avec elle on s'écrie : " Oh ! que Dieu est bon ! oh ! qu'il est doux de se jeter dans les bras d'un père si tendre ! " Cette fois Armand est attentif, et lorsque le repas du soir réunit la petite famille, Elisabeth remarque que son mari est inoûs sombre. Une fois même il a souri aux saillies de ses enfans : on sent qu'une goutte de rosée céleste est tombée sur ce cœur aride, et déjà on y entrevoit comme une douce végétation qui promet une moisson abondante.

Qui ne sait quels prodiges s'opèrent dans la mémoire par un mot, un geste ; qui n'a pas éprouvé que l'objet le plus fugitif nous rappelle à l'instant une vie tout entière, et fait revivre avec une force étonnante des images effacées depuis vingt, trente et quarante ans ? Armand l'éprouve : en voyant ses enfans occupés à apprendre et à prier, sa pensée, plus rapide que l'éclair, lui retrace à l'instant l'image de sa mère... " Oui, c'est elle, c'est bien la cette voix douce et tendre qui lui disait : *Armand, répète ton catéchisme.... A genoux. Armand, l'Angelus sonne : Ave Maria.* " Et Armand, qui ne sait plus de prières, se rappelle tout à coup la Salutation angélique. Il voit encore des yeux de son esprit, comme on voit des yeux du corps, l'inclination profonde que faisait sa bonne mère en disant du fond de son cœur : *Voici la servante du Seigneur, qu'il me soit fait selon votre parole ;* et sans le vouloir, sans le savoir, Armand s'incline comme s'inclinait sa mère.

O puissance des souvenirs notre enfance, ô saintes habitudes d'une sainte éducation, quelle influence vous exercer sur nous ! Vous pouvez dormir au fond des cœurs, mais vous n'y mourrez pas. Images chères et sacrées des jours d'innocence, vous vous réveillez tard, bien tard quelquefois ; mais lors même qu'un demi-siècle se serait écoulé pendant votre sommeil, vous n'avez rien perdu de votre grâce primitive à votre réveil. Le vieillard vous salue d'un sourire en vous retrouvant ; son cœur glacé se réchauffe à votre approche, et il croit redevenir jeune lorsqu'il raconte à ses petits-enfans le temps heureux où son âme était innocente et pure.

Elisabeth, ravie, s'aperçoit que la corde divine qui depuis longtemps est muette chez Armand commence à vibrer bas, bien bas, de bien loin en bien loin. N'importe ! Elisabeth espère, et c'est avec un zèle de plus en plus ardent qu'elle continue ses instructions à Marie ; et Marie l'aide, sans le savoir, en faisant des questions qu'annoncent tout ce qu'elle sait déjà, et une intelligence avide de tout savoir. L'enfant a mille fois plus de données solides en religion que n'en eut jamais son père. Sa croyance, vive, profonde, repose sur des bases incontestables, et l'erreur parée des plus brillants paradoxes trouverait une réponse précise et foudroyante dans la bouche d'une adolescente.

Tant de lumières brillent aux yeux d'Armand, qu'il commence à croire avec conviction. Croire en Dieu et ne pas aimer Dieu est impossible : aimer Dieu, c'est chérir la vertu qui conduit à lui, c'est haïr le vice qui éloigne du centre de toute perfection. Armand passe par ces différentes gradations ; il cache ce secret en lui-même car son orgueil se fâche de s'avouer vaincu ; cependant il a à combattre contre l'enfer, qui s'attache à sa proie, veut encore le séduire par l'image des plaisirs, et rallume en lui la soif brûlante de l'ambition. Quel combat ! quelle torture ! oh ! si Armand priait, les monstres qui l'obsèdent rentreraient dans l'abîme ! mais si Armand ne prie pas encore, trois anges terrestres élèvent sans cesse leurs suppliques en sa faveur, et Dieu aime la prière de ces petits dont il veut être entouré, qu'il embrassa, qu'il bénit sur la terre. Aussi la paix commença-t-elle à renaître peu à peu au cœur d'Armand peu à peu il écoute la prière que l'on fait en commun. Hier il imprimait sur son front signe du salut ce matin le mouvement de ses lèvres indique qu'il s'unit à sa famille ; enfin, ce soir, il plie les genoux devant l'Éternel, et les anges, ravis de joie, s'écrient avec transport : " Le pécheur est converti l'ignare a vaincu l'enfer. " Qu'il pourra peindre les transports d'Elisabeth ! qui saura redire les expressions enflammées avec lesquelles elle remerciait le Père des miséri-

cordes ? Quel pinceau sera assez suave pour esquisser la figure de Marie suivant tous les mouvements de son père, et dont l'âme semble s'envoler vers Dieu pour lui rendre grâce de la conversion d'Armand !

Oui, il est converti, car Dieu vient d'accueillir le cri de son repentir, et de recueillir les larmes de sa pénitence. Oui, il est converti, car l'orgueil vient d'expirer dans ce cœur rebelle ; et lorsque les enfants sont retirés, Armand s'approche de sa femme, met un genou en terre devant elle : " O mon Elisabeth ! dit-il, ange que le Ciel a rendu la protectrice de mon âme, jouis de ton ouvrage, je suis chrétien.

— Que fais-tu ? s'écrie vivement Elisabeth en relevant son mari ; c'est devant Dieu que nous devons nous prosterner. Quelle grâce il t'accorde ! Ah ! tu ne lui rendras pas un hommage stérile, n'est-ce pas, mon ami ?

— Oui, demain j'irai trouver M. le curé et déposer à ses pieds le fardeau qui m'opprime.

— Alors ton heureuse Elisabeth n'aura plus rien à souhaiter sur la terre.

— Et moi, chère amie, je bénirai la voie douloureuse qui m'a conduit au port."

Cette conversation se prolongea bien longtemps, et le sommeil était oublié par deux êtres qui n'habitaient plus la terre. Armand, fidèle à sa promesse, se réconcilia avec Dieu au tribunal de la pénitence, et, quelque temps après, il fut admis à la table sainte. Le jour qu'il eut ce bonheur pour la première fois, ce jour où son esprit et son cœur se dévouèrent à Dieu, en embrassant l'existence pauvre et humiliante que ses folies lui avaient faite, il rentra chez lui avec un calme religieux, une joie de l'âme qui semblait lui rendre la jeunesse et la santé, et qui réveillait en son cœur la sève engourdie des affections les plus saintes. Jamais il ne fut plus tendre, plus expansif pour les siens. Son cœur surabondait d'une félicité dont il était pressé de faire part à ceux qu'il aimait. Que de jouissances le Ciel réserve à la vertu ! que de consolations pour elle dans le malheur qui sont inconnues à l'homme irréligieux !

Le soir même d'un si beau jour, Elisabeth reçut une lettre ; elle l'ouvrit avec émotion, et un cri de joie lui échappa. " Mon ami, dit-elle en se jetant dans les bras d'Armand, vois combien il est bon de s'abandonner aux soins de la Providence : tu viens d'accepter la pauvreté, et voilà que Dieu t'offre les moyens de refaire ta fortune. Le roi accorde une amnistie générale, et le vieil associé de ton père, auprès duquel j'avais tenté une démarche, me répond qu'a scablé par l'âge et les infirmités, il consent à te prendre pour second, à condition que tu t'engageras d'honneur à ne point faire d'autres affaires que celle de ton ancien commerce, et que moi je me rendrai cautions de ta promesse : ce que je fais de grand cœur et avec toute sécurité. Tu peux accepter et repaître dans le monde, car mon notaire vient d'acquitter la dette qui te donnait de l'inquiétude.

— Quoi ! chère et tendre amie, tu refusas de t'engager pour moi, et tu fais ce sacrifice énorme ?

— Oui, répondit Elisabeth : je n'ai pas voulu contribuer alors à fermer sur toi un abîme. Depuis, et lorsque ta suite me laissa libre de suivre tes affaires, je l'ai fait avec zèle, avec bonheur. Tes dettes sont payées : il ne te reste rien, mais je n'ai pas balancé à acquitter cette dernière obligation, et l'honneur du père de mes enfants est intact. Aujourd'hui que ta réconciliation avec Dieu me répond de ton avenir, mon devoir est de t'aider ; et dussé-je travailler de mains pour assurer ton repos et rendre ton existence plus douce, je le ferais avec bonheur, et mes enfant imiteraient avec joie mon exemple : car ils savent ce qu'ils te doivent, et je les ai accoutumés à une vie pauvre et laborieuse, afin qu'elles apprirent à supporter le malheur avec calme et courage."

Une si noble conduite fut payée par l'admiration la plus sincère, non-seulement d'Armand, mais de tous ceux qui connurent l'action d'Elisabeth. Cette excellente femme recueillit dès ce monde le fruit de ses vertus, car Dieu bénit le travail sage et assidu d'Armand et sa fortune lui donna les jouissances modestes qui suffisent au bonheur du sage.

Si l'éducation première d'Armand n'eût pas été religieuse, si sa femme n'eût pas eu les vertus de la femme forte de l'Évangile, Armand eût persisté dans la voie maudite où des principes trop peu arrêtés l'avaient laissé entraîner. Enfin, si Elisabeth, au lieu de lui donner l'exemple du courage chrétien et d'adoucir le désespoir de son mari, l'eût irrité par des reproches offensants, on eût vu une de ces sanglantes catastrophes qui déshonorent notre époque, et un crime lâche, irrémédiable, eût mis le sceau de l'infamie à tant d'autres crimes. Mais la femme chrétienne qui eut le courage de se

laisser chasser du toit conjugal, eut la raison non moins admirable de ne pas jeter au plaisir la fortune qu'elle avait su sauver du naufrage. Jeune encore, elle comprit qu'elle ne pouvait paraître dans le monde sans son protecteur naturel ; et que de s'y montrer riche et gaie eût été insulter au malheur d'un époux coupable, il est vrai, mais toutefois son époux et le père de ses enfants. Cette conduite pleine de prudence fut bénie du Ciel, et la terre y applaudit : tant il est vrai qu'il y a dans la vertu un attrait enchanteur qui force l'admiration de ceux mêmes qui en sont les plus éloignés.

BUREAU DES TERRES DE LA COURONNE. Montréal, 19 Décembre 1845.

AVIS.—Pour être vendue par Encaissement-Public, au Palais de Justice, aux Trois-Rivières, MARDI, le QUATRIÈME jour d'AOUT, mil-huit-cent-quarante-six, à ONZE heures de l'avant-midi :

La Propriété Immobilière, connue sous le nom de FORGES DE ST. MAURICE, située sur la Rivière St. Maurice, District des Trois-Rivières, Bas-Canada, comprenant la totalité des usines, moulins, fourneaux, maisons d'habitation, magasins, hangars, etc., et contenant environ cinquante-cinq acres de terre, plus ou moins. L'acquéreur ayant le privilège d'acheter une quantité additionnelle de terre adjacente (n'excedant pas trois cent cinquante acres) qu'il pourra avoir au prix de sept shillings et six deniers l'acre.

L'acquéreur aura aussi le droit de prendre du minerai de fer, durant l'espace de cinq années, sur les Terres de la Couronne, non concédées dans les Fiefs St. Etienne et St. Maurice, connues comme les Terres des Forges, lequel droit cessera sur chaque partie des dits fiefs, aussitôt que telle partie sera vendue, concédée par le gouvernement, ou qu'il en aura disposé autrement, sans toutefois qu'il soit tenu à aucune indemnité envers l'acquéreur, pour la cessation de ce privilège. Aussi, le droit (non exclusif) d'acheter du minerai des concessionnaires de la Couronne, ou autres sur la propriété de qui les mines auraient été réservées à la Couronne.

Quinze jours seront accordés au présent Licitaire pour transporter ailleurs les meubles et ustensiles qui lui appartiendront.

Possession sera donnée le second jour d'Octobre, mil-huit cent-quarante-six. On exigera un quart du prix d'achat au temps de la vente, et le reste avec intérêt en trois versements annuels égaux. Les Lettres Patentes seront expédiées lorsque le paiement sera parfait.

On peut voir des plans de la propriété à ce bureau.

7ME. FEVRIER, 1846.

N. B.—Aucune partie du Prix de Vente des Forges ne sera reçue en SCRIPT. D. B. PAPINEAU. C. T. C.

La "Gazette du Canada" insérera cet avertissement, ainsi que les autres papiers-nouvelles du Bas-Canada, dans la langue dans laquelle ils sont publiés, une fois par quinze jours, jusqu'au jour de la vente.—10 Fév.

L'ART EPISTOLAIRE.

PAMPHLET de 72 pages ; donnant les principes de cet Art, particulièrement appliqués à ce pays ; par un Canadien, suivi d'exemples de lettres d'Affaires, de Condoléances, d'Introduction, de recommandation etc. etc.

Ce Pamphlet est arrangé de manière à être mis en usage dans les écoles élémentaires. L'auteur ayant eu soin de retrancher toute lettre d'amour etc.

On le trouve aux librairies de MM. Fabre et Cie., rue St. Vincent. C. P. Leprohon, rue Notre-Dame. Rolland et Thompson, rue St. Vincent. Chapelleau et Lamothe, rue St. Gabriel, et chez le soussigné, rue St. Amable, Bureau de l'Aurore.

Prix, 20 sous ; 7s. 6d. la douzaine. F. CINQ-MARS.

ATELIER DE RELIEUR.

CHAPELLEAU & LAMOTHE.

REMERCIENT sincèrement les MM. du Clergé et le public en général de l'encouragement qu'ils ont bien voulu leur donner et les préviennent qu'ils ont transporté leur atelier à la rue St. Gabriel, faisant face à la rue Ste. Thérèse à quelque pas de leur ancienne demeure.

Ils ont l'honneur de prévenir les MM. du Clergé, les Marchands, les Instituteurs et autres qu'ils viennent d'ouvrir un Magasin de Livres d'Ecoles à l'usage des Frères de la Doctrine Chrétienne et autres qu'ils vendront aux prix les plus réduits.

Ils sont prêts à exécuter toutes Reliures de Livres suivant les ordres qui leur seront donnés, et aussi promptement que possible. Ils espèrent par leur assiduité, leur attention et la modicité de leurs prix, s'assurer un Partage des Ouvrages.

Montréal, 24 juin 1845. CHAPELLEAU & LAMOTHE.

CONDITIONS DE CE JOURNAL.

LES MELANGES se publient deux fois la semaine, le MARDI et le VENDREDI. Le prix de l'abonnement, payable d'avance, est de QUATRE PIASTRES pour l'année, et CINQ PIASTRES par la poste. On ne reçoit point d'abonnement pour moins de six mois. Les abonnés qui veulent cesser de souscrire au Journal, doivent en donner avis un mois avant l'expiration de leur abonnement.

On s'abonne au Bureau du Journal, rue St. Denis, à Montréal, et chez MM. FARRÉ et LERROUIN, libraires de cette ville.

Table with 2 columns: Description of ad types and prices. Includes rows for six lines and below, and subsequent insertion rates.

PROPRIÉTÉ DE J. M. BELLENGER ET A. T. LAGARDE, PRES., EDITEURS. IMPRIMÉ PAR J. RIVET ET J. CHAPLEAU.